



Une légende Dogon

Ph. D.

"C'était il y a très longtemps. À l'époque où le ciel était proche de la terre, si proche que, le soir, les mères décrochaient les étoiles pour que les enfants jouent avec avant de s'endormir. À cette époque, donc, brillaient 10 soleils au firmament. Un jour, un chasseur aussi impudent qu'adroit, tira des flèches sur ces soleils. Il en tua neuf, le dixième put échapper au massacre et s'enfuit pour se cacher. Alors, la nuit s'installa. Et le froid. Sans soleil, les cultures dépérissent. Les Dogons se réunirent, et adressèrent force prières et accomplirent de nombreux sacrifices pour supplier le soleil de réapparaître. Magnanime, celui-ci prit pitié des Hommes et accepta de revenir briller à nouveau. Pour le remercier et commémorer cet événement, et rappeler l'alliance passée avec l'astre du jour, un forgeron créa ce bijou, toujours porté par les Dogons en souvenir. »

Avant d'effectuer l'exégèse de la légende Dogon qui a retenu notre attention, nous tenons à faire quelques remarques préliminaires.

Dans les peuples traditionnels, les récits illustrant la doctrine métaphysique, revêtent des formes d'expression diverses qui répondent à des besoins spécifiques dans le processus de la transmission de la connaissance traditionnelle. Les différentes catégories de récit sont identifiées par des noms précis. Par exemple chez les Dogons, le mythe est appelé *só tániye* « parole étonnante », alors que les fables portent le nom d'*élume*. Ces dernières mettent en scène des héros incarnés par des animaux doués de la parole, dont les actions se déroulent en des temps indéterminés. C'est pour cette raison qu'elles commencent par *waru wógo le* « en ces temps-là », qu'ont ne peut manquer de rapprocher du « il était une fois » des fables occidentales. Contrairement aux mythes, ces fables ne sont pas considérées comme des histoires vraies. Les *élumes*, sont le monopole des femmes qui se les transmettent secrètement de mère en fille, avec la possibilité pour les filles de les enseigner éventuellement au garçon, mais uniquement la nuit.

Les *só tániye*, réservés aux hommes, sont interprétés comme des histoires vraies et sont toujours rattachés à des thèmes en rapport avec la Genèse. Les actes rituels au cours desquels ils sont énoncés, sont en connexion directe ou indirecte avec le contenu du mythe. Dans celui-ci, les personnages divins sont désignés par leur nom sans avoir recours à des substituts paraboliques. Le mythe est un récit généralement simplifié toujours accompagné de commentaires constituant la « connaissance » proprement dite. Alors que dans les fables, l'auteur du désordre originel – dont les actions catastrophiques ont nécessité des réorganisations cosmiques en vue de la restauration de l'harmonie universelle – est systématiquement raillé, les mythes adoptent une dissertation dégagée de toute participation affective vis-à-vis de ce personnage mythique omniprésent. Nous trouvons là la distinction entre les domaines concernés par la « connaissance légère » et ceux concernés par la « connaissance profonde », où les premiers gardent un rapport avec la notion du bien et du mal et où les seconds, dont le point de vue transcendant résorbe toutes les oppositions inhérentes à l'individuation, sont dégagés de tout aspect affectif¹.

¹ Nous retrouvons ici la distinction entre l'exotérisme et l'ésotérisme.

Une légende Dogon

Il existe d'autres récits, comme les titres d'honneur, les devises, les légendes. Ces dernières sont intermédiaires entre les fables et les mythes et content l'histoire des ancêtres fondateurs des quatre tribus Dogons², en étant interprétées comme des histoires vraies tout en employant une construction s'appuyant sur des paraboles.

Ces quelques données, montrent que les divers types de récits sont parfaitement structurés et hiérarchisés les uns par rapport aux autres, vis-à-vis de leur fonction de transmission et d'enseignement de la doctrine métaphysique. La cohérence de l'ensemble forme une Unité harmonieuse et indissoluble, permettant à chacun de s'approprier, suivant sa nature propre, les éléments qui lui permettront de saisir l'Intelligence de la cohésion Universelle. La diversité des récits permet de s'adresser à la diversité des natures humaines, et d'aborder pas à pas et sous de multiples points de vue, la subtilité extrême des concepts métaphysiques.

Il ne nous échappe pas que les mythes et fables sont, au même titre que les matériels rituels, des objets précieux, utilisés avec précaution et conservés à l'abri des influences extérieures.

Ceci nous amène à devoir considérer, la nature de la légende du Soleil dont nous allons faire l'exégèse, car comme nous venons de le signaler, les mythes, les légendes et les fables d'un peuple authentiquement traditionnel, ne sont pas livrés à tous les vents. Grâce au travail remarquable de Marcel Griaule et Germaine Dieterlen, à qui les Dogons ont transmis pour des raisons certainement impérieuses, leur doctrine métaphysique, nous avons la connaissance des mythes fondateurs et des commentaires afférents. Il est donc possible de situer très exactement tout récit par rapport à la doctrine fondamentale Dogon.

Nous constatons que la légende du soleil commence par l'introduction classique des fables, mais les personnages ne sont ni des animaux, ni les ancêtres fondateurs, ni les personnages mythiques de la doctrine métaphysique. À part l'évocation de la deuxième phrase que nous avons retrouvée dans « Dieu d'eau »³, le reste du récit n'est pas en connexion avec les mythes de la doctrine traditionnelle. Dans cette dernière, les personnages en rapport avec le soleil sont *Ogo* qui deviendra, suite aux différentes réorganisations du monde, le *Yurugu*, et le Forgeron qui volera un morceau de soleil lors de sa descente sur terre. C'est avec le morceau du placenta volé par *Ogo* que le soleil a été créé, alors que le forgeron mythique a volé le feu du soleil lors de sa descente sur Terre. Ensuite par rapport au symbolisme de la flèche, dans les mythes de la doctrine Dogon, c'est le Forgeron qui est descendu avec un arc de fer et des flèches, mais pour être plus exacte les flèches du Forgeron sont des « fuseaux », c'est-à-dire un symbole en connexion avec le métier à tisser et le fil établissant un « lien » entre deux domaines. Ensuite le forgeron a tiré deux flèches-fuseau, l'une dans le centre du cercle figurant la lune (et non pas le soleil) sur la terrasse du grenier céleste et l'autre dans la voûte du Ciel en tant que point d'appui.

Il devient alors assez évident que la légende du soleil ne fait pas partie des mythes métaphysiques, et peut être considérée comme une histoire recueillie comme le furent les premières informations par Marcel Griaule auprès d'« un vieux Dogon [qui] répondait par bribes, livrant une vérité démantelée⁴ ».

Germaine Dieterlen nous dit « ... les Dogon respectent encore actuellement la règle traditionnelle qui veut que l'on n'aborde jamais au début, avec qui que ce soit, les niveaux d'interprétation que nous venons d'évoquer [celui de la « parole claire »]. A une question posée par un chercheur, venu récemment et pour la première fois en pays Dogon, sur les sens des décors des serrures surmontant le

² Pour toutes ses considérations nous vous renvoyons à « Esotérisme et fabulation au soudan », Geneviève Calame-Griaule, Bulletin de l'institut Français d'Afrique noire, tome XVI.

³ Voici le passage de la discussion entre Marcel Griaule et le Sage Dogon Ogotemmêli : « Ogotemmêli repoussa comme détail sans intérêt la formation des quatorze systèmes solaires dont parle le peuple, à terres plates et circulaires disposées en pile. Il ne voulait traiter que du système solaire utile. Il consentait à prendre en considération les étoiles bien qu'elles jouassent un rôle secondaire : — Il est bien vrai, disait-il, que dans la suite des temps les femmes décrochaient les étoiles pour les donner à leurs enfants. Ceux-ci les perçaient d'un fuseau et faisaient tourner ces toupies de feu pour se montrer à eux-mêmes comment fonctionnait le monde. Mais ce n'est là qu'un jeu. »

⁴ « Dieu d'eau », p16, Marcel Griaule, Editions Fayard.

Une légende Dogon

coffre (têtes d'antilopes, d'oiseaux, personnages, etc.), l'artisan questionné a répondu, bien entendu, au niveau de la parole de face : « C'est un ornement » ; ce qui est vrai, mais n'explique rien. »

Elle ajoute : « ... cette première interprétation relève de ce que les Dogon nomment la « parole de face », celle que l'on communique toujours en premier lieu, car c'est la seule que peuvent comprendre dès l'abord, les enfants, les adolescents, les étrangers, voire certains adultes.⁵ »

Il fallut quinze années à l'ethnologue Marcel Griaule pour être considéré comme apte à recevoir la connaissance profonde ou « Parole Claire » : « depuis quinze ans il [Ogotemmêli] entendait parler de ces groupes de Blancs qui venaient sous sa conduite dormir sur la dure et chevaucher dans les falaises pour y étudier les coutumes. Il avait même suivi leurs travaux depuis le début, car il était très lié avec le vieil Ambibê Babadyé, grand dignitaire des Masques, leur informateur attitré, mort depuis peu. A plusieurs reprises, au cours de ces quinze années, Ambibê était venu lui demander conseils et renseignements. Au travers de ses dires, et selon les rapports des uns et des autres, il s'était fait une idée juste des intentions de cet interlocuteur qui passait pour acharné dans la recherche. Mais le cas était unique.⁶ »

Cependant, bien que la légende que nous étudions ici, ne soit pas un fondamental de la pensée Dogon, elle n'en est pas moins traditionnelle. D'où l'exégèse que nous en faisons.

*

C'était il y a très longtemps. A l'époque où le ciel était proche de la terre, si proche que, le soir, les mères décrochaient les étoiles pour que les enfants jouent avec avant de s'endormir.

Au début du cycle de la présente humanité, les hommes savaient se mettre sans aucune peine en contact avec le domaine métaphysique (le ciel), car le Ciel et la Terre étaient proches « de l'homme », et parce qu'ils n'étaient en rien différent de l'homme primordial (appelé généralement « l'Ancêtre ») en lien permanent avec l'Être (et le Principe Suprême).

Les enfants naissaient déjà dans cet état d'être et toutes les possibilités spirituelles (les étoiles) leur étaient si aisément accessibles qu'ils en jouaient.

À cette époque, donc, brillaient 10 soleils au firmament.

La lumière spirituelle était diffusée (donc, leur appartenait intimement) à tous les êtres (dans de nombreuses traditions comme pour celles des Dogons, 10 est défini comme le nombre qui contient tous les autres nombres et par extension est le symbole de la totalité des possibilités d'une dimension), mais cette multitude n'est pas la totalité universelle puisqu'une dimension supérieure peut la contenir : « le firmament ».

Un jour, un chasseur aussi impudent⁷ qu'adroit, tira des flèches sur ces soleils.

L'être devenu chasseur, c'est-à-dire descendu au niveau de l'individualité intriquée dans les conditions de manifestation d'espace et de temps. La flèche en mouvement est un symbole permettant de désigner l'espace : la trajectoire et le temps : la succession des positions. Elle est aussi un symbole de l'axe du monde, ce qui signifie que l'homme muni de la flèche est un homme placé sur l'axe du monde, donc doté des possibilités de s'élever vers les états supra-individuels (en tirant une flèche vers le soleil). D'un autre côté, si l'homme a la nécessité de tirer des flèches c'est que son état d'être le situe dans un degré de l'Existence Universelle où il est non uni au Principe.

⁵ Extrait de « Les Dogon, La notion de Personne et mythe de la création », Germaine Dieterlen, Editions l'Harmattan.

⁶ *ibid.* page 21

⁷ Peut-être peut-on attribuer ce trait de caractère au Yurugu, dont l'impatience et l'imprudence a été la cause originelle du désordre cosmique.

Une légende Dogon

Les deux extraits ci-dessus, peuvent être aussi traduits de la sorte : les possibilités de manifestation contenues indistinctement dans le Principe, en se distinguant par la descente le long de l'axe du monde, donnent naissance à la multitude des êtres.

Il en tua neuf, le dixième put échapper au massacre et s'enfuit pour se cacher.

L'Être, par le sacrifice de son unité manifestée, donne vie aux êtres individualisés, mais il n'est pas atteint dans son intégrité par ce sacrifice puisqu'il reste toujours au moins un soleil. Si l'on prend un autre point de vue, on peut dire : la multiplicité ou la distinction n'est qu'apparente et lorsque l'on a tué toutes les distinctions il reste l'unité (un seul soleil) inaccessible et « cachée » aux yeux des profanes (ceux qui restent comme le chasseur, c'est-à-dire à tirer des flèches, donc dans le monde de l'espace, du temps et de la forme).

Alors, la nuit s'installa. Et le froid. Sans soleil, les cultures dépérissent.

On tue la distinction par le renoncement au monde de la forme qui se trouve sous le soleil. Ce qui est finalement une mort à ce monde et nécessite de passer au-delà du soleil.

Les Dogons se réunirent, et adressèrent force prières et accomplirent de nombreux sacrifices pour supplier le soleil de réapparaître.

Pour passer au-delà du soleil et voir briller une autre lumière, il faut accomplir des actes conformes aux rythmes cosmiques, ou conformes à ce que le L'Être a accompli par le sacrifice de son unité manifestée pour faire naître la distinction. Il faut aussi tendre vers le domaine métaphysique par la concentration (se réunirent) de toutes les modalités de son individualité (la prière). La supplication est une orientation délibérée de l'intention de l'individu vers le domaine spirituel. On peut voir aussi que la flèche tirée dans le soleil est le 7^{ème} rayon solaire qui est la voie qui mène vers le domaine sub-solaire, et montre que si l'homme est descendu au stade de l'individu distinct du reste du monde, il peut aussi remonter vers les états supra-humains.

Magnanime, celui-ci prit pitié des Hommes et accepta de revenir briller à nouveau.

Si l'individu est qualifié, c'est-à-dire si ses possibilités propres le lui permettent (c'est ce qu'il faut entendre par « Magnanime » et « Pitié », qui indiquent que l'homme ne peut que se conformer aux Principes de la Manifestation qui maintiennent l'intégrité Universelle sur laquelle l'homme n'a aucun pouvoir), alors il retrouvera son état d'homme primordial, qui jadis lui était octroyé dès sa naissance.

Nous pouvons voir aussi, dans la succession des derniers événements, l'image du franchissement d'un jalon entre deux cycles d'humanité, où une possibilité d'existence est épuisée (le froid, les cultures dépérissent). C'est aussi signifier qu'aux temps primordiaux l'homme est uni à l'Être (identifié ici au Soleil) dès sa naissance, puis vient un temps où il doit conquérir (le chasseur) son unité à l'Être, en franchissant les jalons (les étapes initiatiques) par la quête de sa propre unité qui consiste à épuiser (tuer les neuf soleils) ses possibilités en tant qu'individu distinct.

Pour le remercier et commémorer cet événement, et rappeler l'alliance passée avec l'astre du jour, un forgeron créa ce bijou, toujours porté par les Dogons en souvenir.

L'art traditionnel est une voie (authentiquement initiatique) qui, par l'accomplissement d'une œuvre conforme au Principe (dont l'image dans notre monde est le Soleil) et le maintien du lien qui lui a été confié sous forme d'Influences Spirituelles (l'alliance) au moment où l'homme quitta l'édén, permet de retrouver l'état d'homme primordial. Le bijou est aussi le support dont la composition (matériaux, formes, proportions, couleurs, ...) permet de recevoir les Influences Spirituelles pour se « ressouvenir », c'est-à-dire retrouver l'Unisson avec l'Être.